

Un film, présenté au Festival de Cannes, et l'exposition qui lui sont consacrés m'ont incité à relire, après bien des années, le *Sur la route* de Jack Kerouac. Quoique fort peu l'aient lu à l'époque, ce livre, mythe fondateur de la *beat generation*, a poussé les jeunes Occidentaux à la découverte d'un monde qui s'ouvrait à eux de toutes parts et dans lequel tout semblait possible, au grand dam des bien-pensants. L'Amérique d'alors était orgueilleuse et triomphante, et le rêve européen, encore balbutiant, tendait les énergies vers un avenir de paix et de prospérité. Et les routes menaient alors quelque part. Bien sûr, l'ombre de la Guerre froide planait au-dessus de ces espoirs, mais la jeunesse, de part et d'autre du rideau de fer, ne se résignait pas à l'équilibre de la terreur. Et puis, ce rideau est tombé, il y a de cela vingt ans...

Les *baby boomers*, désormais bien pensants à leur tour, voient leurs petits enfants confrontés à d'autres terreurs : celle de la violence extrémiste ; celle, plus sournoise, de la fragilité sociale dont les diplômés ne protègent plus ; celle du travail, voué à la haute performance, mais plus que jamais précaire et contraint par les exigences financières. iPhone en main, écouteurs collés aux oreilles, connectée en permanence, que vit la génération Y ? À quoi rêve-t-elle donc dans ce monde désormais si ouvert et pourtant si inquiétant, dont tant de routes sont devenues des impasses ?

François Pichault et Mathieu Pleyers ont donc cherché à savoir en quoi la "génération Y" se distingue des autres générations face au monde du travail. Leur article montre que, loin des caricatures du *geek* replié sur son monde virtuel et incapable de s'insérer dans un univers normé, ces jeunes placent en tête de leurs préoccupations, tout comme leurs prédécesseurs et ce de façon massive, la recherche de l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle et le besoin de se sentir utiles et reconnus. Certes, bien des différences existent entre ces générations, mais cet article met en évidence, une fois de plus, le poids nocif des modes managériales et des stéréotypes colportés dans les entreprises en matière de gestion des individus.

D'autres exemples en sont donnés par l'article de Mickaël Naulleau et Bruno Henriet, qui porte sur les fausses évidences du management de proximité, ou encore par celui d'Isaac Getz sur la liberté d'action des salariés. Dans un contexte où les pratiques d'une GRH de plus en plus déshumanisante réfutent ses propres proclamations sur les bienfaits de l'individualisation et la valorisation des compétences, une telle contradiction conduit parfois au drame individuel ou collectif. Il n'en va guère autrement des professeurs de langues et cultures des *business schools*, évoqués par Céline Davesne et Sébastien Dubois, qui perdent leur identité professionnelle sous la pression d'un système pervers d'accréditations et de classements, méprisant tout autant les réalités sociales et individuelles que les exigences d'une vraie recherche.

Les autoroutes, bien droites et bien policées, des idées toutes faites ont remplacé les chemins sinueux de la réflexion. Au début de son parcours, la génération Y saura-t-elle y réinjecter l'humanité qui fait aujourd'hui tant défaut ? Dans le voyage, dit-on, ce qui compte, ce n'est pas le but, mais le cheminement. Alors, souhaitons lui bonne route.

Pascal LEFEBVRE

GÉRER &
COMPRENDRE
est une série des
Annales des Mines
Créée à l'initiative
de l'Amicale des
ingénieurs du
Corps des Mines
Réalisée avec le
concours du Centre
de recherche en
gestion de l'École
Polytechnique